

LA SAGA OUBLIÉE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4876-4

© Roger Delisle, 2009

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de ce livre.

Roger DELISLE

LA SAGA OUBLIÉE

Du même auteur :

Rancœur (2020)

Contrecoups (2015)

La Sanction (2008)

Le PDG (2000)

Le Dernier mandat (1998)

Jake, l'envol du robot (1992)

Le Mercenaire de LG2 (1987)

À la mémoire d'Odette P., mon épouse.

Le vrai pouvoir, c'est la connaissance
Francis Bacon

Ce qui est voilé sera dévoilé
Luc 12,1-7

CHAPITRE 1

23 mars, 14 h 10

Mont Saint-Hilaire, Québec, Canada

Le messenger inca avançait péniblement dans la giboulée, pataugeant, son visage rougi et fouetté par la neige. Dans ses vieilles godasses étriquées, relique de son monastère péruvien, ses orteils bleuissaient au rythme effréné de ses efforts pour atteindre le lieu de son rendez-vous fixé dans le parc du Mont-Saint-Hilaire. Des genoux jusqu'aux chevilles, sa bure complètement détrempée lui semblait peser plus d'une tonne.

Tentant d'atténuer le froid qui le transperçait de toutes parts, il hâta le pas. Il ne devait pas être si loin de sa destination, selon les dires du bon samaritain avec lequel il avait fraternisé dans l'avion et qui l'avait gentiment conduit de l'aéroport Trudeau à Montréal jusqu'au pied de la montagne sur le chemin Ozias-Leduc. Le sommet ne se trouvait qu'à quelques minces kilomètres, plus haut. « Vous êtes bien chanceux d'être présent au Canada pour la tempête des corneilles. Hier on se serait cru en été pourtant. » avait ricané le conducteur.

— Ouais, en effet, bien chanceux, merci mon Dieu ! avait rétorqué ironiquement le messenger.

À présent, malgré sa parfaite forme physique, le messenger, un sexagénaire peu aguerri aux rigueurs des derniers sursauts de cet hiver québécois, sentait ses forces décliner. Tentant de mesurer la distance encore à parcourir, il leva des yeux anxieux et larmoyants vers le sommet de la montagne à peine décelable dans la neige et qui menaçait à chaque instant de tourner au blizzard. Dans le chalet, près du lac sacré qu'on nommait maintenant Hertel, quelqu'un patientait, et ce depuis trop longtemps maintenant. Un québécois. Un initié. Le diffuseur.

« Allez, encore quelques pas... » soliloqua-t-il, en soupirant.

La glace qui s'était formée dans les poils de sa barbe poivre et sel congelait affreusement sa figure. Pendant un moment, il rêva d'un divin bain chaud à Aguas Calientes. Chassant ces pensées immorales, il se drapa tant bien que mal de son antique cape moyenâgeuse et recouvrit religieusement son sac de voyage qui contenait le colis précieux destiné à son hôte et qu'il serrait contre sa poitrine depuis son départ. Puis, s'efforçant de prudemment demeurer en bordure du Chemin de la Montagne, il reprit courageusement sa marche héroïque. Bon sang, qu'il aurait apprécié l'aide d'un automobiliste pour le mener à bon port ! Malheureusement, le mauvais temps avait vite fait d'éloigner toute circulation sur cette route solitaire qui gravissait la montagne en serpentant entre les pommiers déplumés. Seul un chien errant, aux poils détrempés, la queue entre les pattes, passa près de lui en levant des yeux empreints de curiosité. C'est vrai que son accoutrement inhabituel pouvait paraître déplacé dans cette froideur nordique.

Il fantasma durant un bref moment sur un bon feu de bois près duquel il pourrait reprendre des forces. Cependant, il ne pouvait s'arrêter, il devait respecter son rendez-vous. Son retard était d'ailleurs totalement irresponsable et intolérable, il le savait. Il aurait dû prévoir qu'un avion pouvait accuser du retard. Mais aujourd'hui, le colis millénaire devait changer de mains. Selon la tradition, un autre serait responsable de sa perpétuité. C'était ainsi depuis 12 000 ans, depuis les rescapés du déluge, depuis Tiahuanaco. Il était le 300^e de la dynastie des messagers et des scribes.

Accompagné par les vents plaintifs et par le gémissement des pommiers encore effeuillés et rabougris, l'homme franchit enfin l'accès du parc, toujours fermé depuis la fin de l'automne dernier. Le sentier abrupt eut presque raison de ses dernières ressources énergétiques. Il se reposa un moment, respirant profondément, le dos appuyé à la guérite de l'entrée du site. Puis, il reprit de nouveau son ascension. Au loin, entre les bouleaux, les pins et les érables, il entrevoyait enfin le lac Hertel, agité par la tempête. Foulant le sentier boueux, il clopina maladroitement vers son rendez-vous.

D'où il était, il arrivait à distinguer le chalet sur la rive septentrionale du lac. Pendant longtemps, lui avait-on dit, ce refuge avait abrité le gardien du parc, mais maintenant, ce n'était qu'une remise où s'entassaient les diverses pièces d'équipement nécessaires à l'entretien

du site. Depuis hier toutefois, le diffuseur squattait temporairement la mesure. C'était là où le rendez-vous avait été fixé depuis des mois. Un coin isolé, discret.

Le messenger esquissa un sourire timide limité par l'engelure de sa barbe et de sa peau ankylosée.

« Enfin ! » soupira-t-il.

Il s'approcha. Dans la forêt, le silence était total comme si la tempête n'avait pu franchir le mur d'arbres dénudés et de conifères. Il se sentit tout à coup serein. Ce silence l'apaisait. Soudain, il sursauta. Une branche craqua près de lui. Il crut alors apercevoir une ombre se faufiler derrière un arbre. Plissant les yeux, scrutant les alentours, le dos légèrement voûté, il poursuivit son allure, ses sens aux aguets, prêt à toute éventualité.

À peine quelques enjambées plus loin, un coup de feu brisa la tranquillité. La balle du fusil siffla puis transperça le tronc d'un chêne tout près. Il sursauta, demeurant pantois quelques précieuses secondes. La deuxième balle effleura sa cuisse gauche, déchirant sa bure détrempée. Sortant de sa torpeur, il courut alors vers la mansarde, fébrile et impatient de se mettre à l'abri enfin d'accomplir sa mission.

La troisième balle pénétra son épaule avant même qu'il entende le claquement du fusil. Par réflexe, il porta une main à l'épaule, sentant la douleur mordre ses chairs. Secoué, il perdit l'équilibre, glissa dans la boue, la tête et le dos frappant lourdement le tronc d'un bouleau abattu en bordure du sentier. Une douleur atroce irradija alors son cerveau. Déjà, du sang perlait à travers sa cape. La balle avait assurément transpercé une artère. Il jeta un œil à sa blessure puis roula les yeux vers le ciel, surpris. Comment avaient-ils su ? Pourtant la réponse s'avérait manifeste. Ils l'avaient suivi depuis son sanctuaire de Sacsahuaman au Pérou. De toute évidence, jamais ils n'avaient perdu sa trace. Ils le guettaient, attendant leur heure. Bien sûr !

Mais pour l'instant, l'important c'était de stopper l'hémorragie ! Défiant la douleur qui martelait son corps et éperonnait les muscles de son épaule, il se glissa sous les arbustes, se mit sur les genoux et crapahuta quelques mètres plus loin, hors de la vue des tireurs. Son cœur battait à tout rompre. Il fit une brève pause, s'obligeant à calmer le rythme endiablé de son muscle cardiaque. Il n'arriverait à rien en se laissant gagner par la panique. Son cœur pompait trop de sang et l'évacuait en crue par la blessure. Pourtant, on lui avait appris à survivre

à de telles confrontations. Il était temps de passer de la théorie à la pratique.

Tout en exécutant quelques exercices de respiration, son œil balayait les alentours. Un mal de tête martyrisait ses tempes et perturbait sa vue. Il devait faire vite. Les assassins s'activaient certainement à le trouver. La seule solution était de poser le leurre, en vitesse. Il vit alors la souche. Exactement ce qu'il lui fallait. Frénétiquement, puisant dans ses réserves, il s'approcha et maximisant les précautions, il enfouit son sac dans l'alvéole de la souche d'un chêne séché.

Maintenant, il pouvait s'occuper de sa blessure. Il plongeait sa main ensanglantée dans une poche de sa bure et extirpa un mouchoir qu'il appuya fermement sur sa plaie en ralentissant encore davantage ses pulsations cardiaques tout en priant Dieu pour trouver du secours avant de se vider de tout son sang. Deux autres coups de feu claquèrent et retentirent à ses oreilles, portés par l'écho de la montagne et du lac. Ils approchaient. Il devait partir, se glisser hors des mailles de leur filet.

Il songea alors avec amertume et tristesse à son contact québécois, sans doute était-il mort à présent. Il n'avait aucune illusion à se faire. L'expérience passée démontrait bien combien les ennemis pouvaient être impitoyables. Pourtant, il se devait d'échapper à leur cruauté morbide et de sauvegarder les *Chroniques*. Tous les autres avant lui y étaient parvenus. Malgré tous ces siècles de persécution, tout au long de l'histoire, la caste les avait miraculeusement préservées des hordes farouches lancées à leurs trousses. Il ne devait surtout pas fléchir. Pas lui ! Comme ses prédécesseurs, il avait été formé pour ça : résister.

Alors, extorquant aux tréfonds de lui-même ses ultimes ressources, il tenta vaillamment de se lever afin de chercher refuge plus profondément dans la forêt pour se protéger. Mais il en fut totalement incapable, comme soudainement paralysé et vidé de toute énergie. Ses forces le lâchaient odieusement. Il s'écrasa au sol. Un voile noir passa à ce moment-là devant ses yeux. Il perdit conscience.

*

Maïa Aselyn entendit le premier de coup feu au moment où, sautant de son véhicule tout-terrain, elle se gara près du refuge du

jardinier. Elle s'accroupit instinctivement, puis enfouissant la tête dans les épaules, elle courut vers la porte du hangar là où elle devait retrouver sa cousine Sabrina. Cette dernière l'avait appelée le matin en la suppliant de la rejoindre là, dans ce refuge isolé sur le mont Saint-Hilaire. Étonnée par le ton paniqué de Sabrina et sans la questionner davantage, elle l'avait aussitôt assurée de sa présence dans les heures qui suivraient. Comment pouvait-elle refuser son aide à sa chère Sabrina, elle qui avait passé sa vie à aider tout monde ? C'était une amie fidèle et une fille extraordinaire qui avait parcouru le globe à plusieurs reprises dans le cadre de son affiliation à SUCO. C'est justement ce qui troublait et inquiétait Maïa. Au cours de ses multiples voyages, elle en avait vu de toutes les couleurs. Il fallait vraiment quelque chose de dramatique pour la conduire à un tel affolement.

Le deuxième coup de feu claqua au moment où elle franchissait le seuil. Dans la cabane, elle mit plusieurs secondes à s'adapter au changement de luminosité. Puis, elle remarqua le fouillis indescriptible qui régnait à l'intérieur. Elle tâtonna un instant pour trouver une voie de passage.

— Sabrina, où es-tu ? s'enquit-elle.

Pas de réponse. Elle avança encore, détectant soudain, un léger gémissement, à peine perceptible, dans le coin le plus reculé du hangar.

— Sab, répétait-elle... c'est Maïa, je t'en prie, parle-moi...

Puis, tout à coup, elle la vit, le dos appuyé contre un mur, le visage ensanglanté.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en s'élançant vers le corps saccagé de sa cousine.

Du sang jaillissait de son nez et de ce qui restait de son œil droit enfoncé dans son orbite. Sa bouche était tordue, enflée, bleue.

Maïa s'activa rageusement à dégager un accès pour s'approcher davantage d'elle. Arrivée à sa hauteur, elle se pencha alors vers elle, choquée, les yeux humides, elle remarqua le bras gauche complètement brisé et les doigts écrasés. On l'avait torturée, mutilée. C'était évident. Qui était capable d'une telle ignominie ?

— Merde ! jura-t-elle, le cœur serré, la bouche sèche.

— Maïa... susurra difficilement Sabrina dont l'œil valide injecté de sang roulait en tentant vainement de déceler le visage de sa cousine dans obscurité du hangar.

Posant délicatement sa main sur l'épaule de sa cousine, Maïa s'efforçait de conserver une voix rassurante malgré la boule qui obstruait sa gorge et la rage qui l'habitait.

— Ne bouge surtout pas, ma belle. Je vais vite appeler une ambulance. Ne t'en fais pas. Je vais te sortir de là.

— Non... murmura difficilement Sabrina en tirant maladroitement sur la manche de gilet de Maïa... Trop tard... Je...

— Laisse-moi faire Sab, fais-moi confiance...

— Maïa... balbutia difficilement sa cousine, écoute... je t'en prie. ... il... trop tard.

Maïa céda à sa supplique.

— D'accord. Je suis là. Je t'écoute.

— Le messenger... Maïa... Sauve... le messenger...

— Qu'est-ce... ?

— Promets-moi...

— Oui, je te le promets. Mais qui est-il ce messenger ?

—...

— Sabrina...

Mais Sabrina n'écoutait déjà plus. Ses douleurs avaient cessé. Pour toujours, désormais.

Maïa se releva, complètement bouleversée. Son cœur cognait brutalement dans sa poitrine. La peur l'assaillit soudain. Quelle immonde crapule avait commis un tel carnage sur le corps de sa cousine ? Et pour quelle raison ? Elle n'avait rien eu le temps de lui dire sur ce mystérieux messenger dont elle devait absolument assurer la sauvegarde, ni sur le lieu où elle pourrait le trouver.

Elle sortit du refuge au moment où un autre coup feu déchira le silence de la forêt. Elle sursauta. Un frisson de surprise et de peur la parcourut alors. Affolée, elle retourna, fébrile, à son véhicule et prit son arme. Un *Glock*, le pistolet qu'elle utilisait chaque jour dans son travail de directrice de la sécurité dans une industrie militaire à Boucherville, en banlieue de Montréal. Ensuite, avec précaution, elle se dirigea dans la direction où le dernier coup de feu semblait avoir été tiré. Le vent qui sifflait à la cime des arbres l'empêchait de bien détecter le bruit qu'aurait pu occasionner un éventuel assassin. Elle se faufila d'arbre en arbre, tentant de se camoufler au maximum et d'approcher le lieu possible du tir. Si le tueur était toujours dans les parages, elle devait éviter de tomber entre ses pattes.

Elle scruta les abords du lac sans apercevoir âme qui vive. Le dos courbé, attentive au moindre bruissement, elle s'engagea sur le sentier menant à l'entrée du parc. Quelques pas plus loin, elle crut entrevoir une ombre se faufiler derrière un arbre qui bordait le sentier menant au sommet de la crête, qu'on nommait ici le *Pain-de-sucre*. Elle bondit et s'accroupit près des arbustes, tendant l'oreille, scrutant les alentours. Toujours rien. Elle se releva. C'est à ce moment qu'elle aperçut des gouttes de sang dans l'allée près d'un pin nain. En s'approchant, elle remarqua que la traînée rougeâtre filait encore plus loin, en bordure du sentier. Tremblante et redoublant de prudence, elle suivit la trace.

À peine quelques mètres plus loin, elle découvrit le corps d'un homme étendu par terre, sous les arbres. Sa bure brune était souillée de boue et de sang. L'homme était âgé, la barbe blanche, la chevelure clairsemée, le teint olivâtre. Un étranger sûrement. Mexicain ? Espagnol ? Le messager dont parlait Sabrina, sans doute ! Un messager... mais de quoi ?

Rangeant le pistolet dans son dos, à la ceinture, elle se précipita vers l'homme. Un moine selon toute évidence. Elle se pencha vers lui puis posa le majeur sur sa carotide. Le cœur battait. L'homme était vivant ! Du sang maculait sa tunique sous l'épaule et une autre tache rouge, devenue brunâtre, suintait de la nuque et avait collé à ses cheveux blancs. Elle osait à peine le toucher. Bouger un tel blessé pouvait lui être fatal. Elle tenta alors de lui parler, ou de provoquer une réaction, mais devant l'inutilité de ce geste, elle se releva. Si elle voulait respecter la promesse faite à sa cousine Sabina, elle devait récupérer son véhicule tout-terrain et son téléphone cellulaire et solliciter des renforts au plus vite. La vie de l'homme en dépendait.

Déboussolée par la vue de ces deux victimes, elle sentit un frisson frigorifier sa colonne vertébrale. Malgré ses années dans la police, elle n'avait jamais vécu une telle expérience, un tel stress. Très certainement parce que cela impliquait sa cousine. Pourtant, elle devait se ressaisir. Jamais, dans cet état d'esprit, elle ne parviendrait à secourir le moine avant qu'il ne trépasse, lui aussi. Reprenant le contrôle de sa respiration et de ses palpitations cardiaques, elle foula à nouveau le sentier et retourna à son véhicule. Là, elle sauta à bord, démarra en trombe et tout en roulant vers le lieu de la tragédie,

elle signala le 911 sur son portable et demanda une ambulance de toute urgence, en invitant la réceptionniste à informer la police de la présence des deux victimes et de leur état.

Sur le sentier, tout au long de son trajet de retour, plusieurs questions tournaient en boucle dans son cerveau : qui était ce moine ? Pourquoi fallait-il le protéger ? Quel mystère cachait-il ?

CHAPITRE 2

Quelques semaines plus tard Montréal, Québec, Canada

Josh Aubry claqua les portières de sa BMW X3 l'esprit totalement obnubilé par l'article paru dans le journal *Globe and Mail* du matin. Il marchait tête basse vers l'ascenseur dans lequel il se laissa hisser, toujours aussi préoccupé, vers son bureau au 9^e étage du 1010 Sherbrooke ouest à Montréal.

Aussitôt les portes ouvertes, il se précipita vers le siège social d'IHM Limited, un conglomerat, spécialisé en produits et accessoires hydroélectriques. IHM œuvrait dans plusieurs pays autour du globe où quelque 3 000 personnes y travaillaient. Dans le hall, la réceptionniste le salua avec son plus charmant sourire auquel il lui répondit de quelques borborygmes incompréhensibles. Roulant des yeux vers le ciel, elle sécha son sourire et secoua la tête de dépit.

Dans son bureau, Aubry posa son porte-documents sur la petite table ronde de réunion près de la fenêtre puis se glissa sur son fauteuil en jetant un œil à sa montre. 8 h 45. Trop tôt pour appeler le journaliste du *Globe* qui avait écrit le texte. Il le connaissait bien. Il l'avait même rencontré plusieurs fois au cours des dernières années. Il dépla le journal et relut l'article une quatrième fois.

Une chronique de Phil Logan. Toronto

Lancé depuis à peine quelques jours, le roman The Boss de Norm Julian fait fureur partout aux États-Unis, où il a déjà franchi le cap du demi-million de ventes. « Un phénomène tout simplement », commente l'éditeur Bantam. Avec un tel titre, vous avez deviné évidemment que l'intrigue se déroule dans le

monde industriel et de la finance où conflits syndicaux, triangles amoureux, stratégies de négociations de contrats se déroulent à un rythme endiablé ravissant le lecteur du début à la fin. Le PDG, Bruce Gillies, séduit déjà toute l'intelligentsia américaine littéraire. « On se reconnaît tous un peu dans les personnages », souligne le critique new-yorkais bien connu, Jim Lang. « C'est comme si on vivait avec les personnages. On se sent même partie prenante des multiples intrigues dont les rebondissements nous laissent souvent pantois. Bravo ! » conclut-il.

Le roman a déjà été acquis par un éditeur français qui entend le présenter au monde francophone au cours des prochaines semaines sous le titre Le Patron. D'autres éditeurs étrangers frappent déjà aux portes de Bantam.

En aparté, le journaliste avait introduit en médaillon, un synopsis du roman.

Aubry soupira lourdement en se redressant et posant ses épaules sur le dossier de son fauteuil. Il avait, depuis ce matin, l'impression qu'un fardeau de cinq tonnes l'écrasait.

Comment une telle chose pouvait-elle être possible ? Vraiment incroyable ! Était-ce une simple coïncidence ? Non, impossible ! C'était un vol, tout simplement !

L'estomac frétilant sous les papillons, il décrocha le téléphone en dépit de l'heure matinale. Un robot culbuta son appel vers la boîte vocale de Phil Logan en avisant Aubry de son absence. Maugréant de plus belle, il écrasa la touche 0. Une réceptionniste affable et douce le salua.

— Désolé, monsieur, mais monsieur Logan est présentement en voyage d'affaires.

— On peut le joindre ? s'enquit Aubry.

— Vous avez son numéro de portable ?

— Non.

— Il vous connaît ?

— Oui, dit-il, en réfléchissant à une parade afin de convaincre son interlocutrice de lui transmettre les coordonnées de Logan. Écoutez,

madame, mentit-il, il attendait mon appel tôt ce matin, mais comme j'avais égaré son numéro de portable, il a dû partir sans que nous ayons pu nous parler.

— Votre nom, je vous prie.

— Josh Aubry.

— Josh Aubry..., répéta-t-elle. L'auteur ?

— Absolument. J'ai déjà fait des entrevues avec Phil pour chacun de mes quatre romans.

— Oui, je me souviens. D'ailleurs, j'ai bien aimé votre dernier roman *La Mission*. Vraiment palpitant.

— Oh ! Merci.

— Bon voilà. Monsieur Logan est en route vers l'aéroport. Vous pouvez peut-être le joindre dans son auto au 416-984-3334.

— Merveilleux. Merci infiniment, c'est gentil. C'est vraiment important que je lui parle.

Aussitôt le contact coupé avec la plaisante téléphoniste, Aubry composa le numéro du journaliste qui répondit à la première sonnerie en le reconnaissant aussitôt.

— Ça fait longtemps, Josh. Un nouveau roman à me proposer ?

— Pas encore. Mais ça ne devrait pas tarder.

— Je l'espère. Alors que puis-je pour toi dans ce cas ? Désolé de couper court Josh, mais je ne voudrais surtout pas louper mon avion.

— Je comprends. Écoute, je voudrais te parler de ton article sur le roman de Norm Julian.

— *The Boss* ? Excellent roman soit dit en passant. Mais je ne vois pas le lien avec toi, même si le style est similaire à celui tu emploies habituellement dans tes livres.

— Oui, je sais. Dis, Phil, tu as rencontré l'auteur ?

— Non. L'entrevue s'est limitée à l'agent. L'auteur était occupé semble-t-il, quelque part en Europe.

Aubry demeura silencieux quelques secondes.

— Josh... s'inquiéta Logan. Tu m'excuseras, mais...

— Phil, il faut absolument que je te voie. Fais-moi, une fleur, je t'en prie. Trouve trente minutes de ton temps pour me voir. C'est d'une importance capitale.

— À ce point ?

— Sûr, sinon je n'insisterais pas, crois-moi.

À l'autre bout de la ligne, Aubry entendait son interlocuteur froisser quelques papiers probablement à la recherche de son agenda.

— Bon je suis un peu coincé dans les semaines à venir, mais je prends l'avion pour Montréal dans quelques minutes. J'ai un papier à écrire sur un auteur de Québec. J'avais l'intention de louer un véhicule et rouler jusqu'à la vieille capitale. Si cela te convenait, on pourrait luncher ensemble ce midi quelque part sur l'autoroute 20, à la sortie du tunnel, par exemple. Qu'en dis-tu ?

— Fantastique. Disons *Chez Jade*, entre midi et midi trente.

— J'y serai. À tout à l'heure.

*

Phil Logan franchit la porte du restaurant à 12 h 15. Aubry le reconnut aussitôt. Le journaliste torontois n'avait pas tellement changé depuis le temps. Il semblait porter ses cinquante et quelques années avec élégance et dans une forme splendide. C'était un grand échalas de 1 m 85, mince, voire maigre, avec une chevelure abondante, maintenant grise. Ses yeux verts et son sourire éternel étaient magiques. Il possédait ce don incroyable de provoquer les plus surprenantes confidences. Né de mère francophone et de père anglophone et montréalais d'origine, il avait œuvré pendant des années au journal *La Presse* avant de s'exiler à Toronto après son mariage avec une doctoresse de la ville Reine.

Après les échanges de politesse habituels, Logan demanda :

— À voir ton costume trois-pièces, j'imagine qu'IHM peut toujours compter sur toi comme son vice-président aux finances ?

— Oui. Il faut bien gagner sa croûte. La littérature ne permet pas encore de me procurer mes trois repas quotidiens.

— Surtout avec le nombre restreint de romans que tu publies... Mais tu es encore jeune. À quarante ans comme toi, on a toute la vie devant soi. Tu devrais pourtant t'y remettre Josh. Tu as vraiment du talent, tu sais. J'aimerais bien avoir tes aptitudes. Je suis l'un de tes plus fidèles fans et je désespère de te lire à nouveau.

— C'est gentil. Merci. Mais ces dernières années ont été un peu tourmentées et perturbées, répliqua Aubry, quelque peu énigmatique.

Devant le mutisme d'Aubry, Logan n'osa pas s'informer davantage. Il savait qu'Aubry avait connu la douleur de perdre sa femme quelque temps plus tôt, mais il estimait que l'endroit ne se prêtait pas à ces douloureux souvenirs.

— Bon, dis-moi maintenant ce qui t'amène ? Tu me sembles plutôt nerveux et stressé. Tu ne m'as certainement pas rejoint ici juste pour fraterniser, dis.

— Non. Comme je te l'ai souligné au téléphone, ton article sur Norm Julian m'a beaucoup bouleversé, Phil.

— Vraiment ? Et pourquoi donc ?

Aubry prit une lapée de thé chinois en hochant la tête. Des lambeaux de musique japonaise à la cithare parvenaient difficilement à son cerveau distrait. Il ne savait plus tellement comment expliquer son malaise.

— Écoute Phil. J'ai lu et relu le synopsis que tu as présenté à la fin de ton article, ce matin et j'ai trouvé extrêmement troublant de constater que l'histoire entière et les personnages sont précisément, je dis bien, précisément, les mêmes que dans mon roman que j'ai écrit il y a cinq ans.

— Hein ! Qu'est-ce que ça veut dire ? s'étonna Logan.

— Laisse-moi te raconter quelque chose... Il y a cinq ans, ma femme est décédée dans un accident d'automobile.

— Oui, on m'a effectivement raconté... Navré.

— Hum... Elle roulait dans mon auto, quand elle a eu son accident, enchaîna aussitôt Aubry. Comme je rencontrais mon éditeur le lendemain matin, j'avais laissé dans le coffre de l'auto la sacoche contenant mon ordinateur et une clef USB avec la copie de mon dernier roman intitulé *The CEO*. Le personnage principal notamment se nommait... Bruce Gill. Ça te dit quelque chose ce nom ? Plutôt bizarre, n'est-ce pas ?

— Merde ! s'écria alors Logan.

— Selon la police, au moment de l'impact, le coffre et les portières arrière se sont ouverts, au vu et au su de tout le monde. On n'a jamais trouvé de trace ni de l'ordinateur, ni de la clef évidemment.

— Incroyable ! Quelqu'un s'est donc emparé de l'ordinateur, a découvert le manuscrit et l'a fait publier sous son nom.

— C'est ce que je pense en effet... répliqua Aubry

— Pourquoi n'as-tu pas réécrit le roman alors ? Ça devait être encore tout frais à ta mémoire, non ?

— Après le décès d’Audrey, je n’avais pas tellement la tête à ça, tu vois ?

— Oui, je comprends. Audrey, c’est le prénom de ta femme ?

— Oui.

Logan secoua la tête, compatissant. Puis après quelques secondes de silence, il reprit.

— Navré pour toi. Mais qu’est-ce je peux faire pour t’aider alors ?

— J’ai pensé que tu pourrais peut-être me guider vers l’auteur, qu’en dis-tu ?

— J’aimerais bien, mais je ne le connais malheureusement pas. J’ai eu beau essayer, rien n’y a fait. Ça semble être quelqu’un de très pris par son travail. Toujours en voyage entre deux avions.

— C’est ce que j’ai cru comprendre oui. Mais tu connais son agent cependant.

— En effet. J’imagine que tu veux ses coordonnées ? C’est le but de cette rencontre...

— Je t’en serais très reconnaissant, Phil.

Phil Logan demeura un moment silencieux à contempler son assiette de *Chow Mein* et de moules chinoises. Puis fouillant dans les poches de son blazer fripé, il sortit un porte-cartes, tourna les feuilles, sélectionna une carte d’affaires et la déposa devant Aubry en lisant :

— Jack Penner. Voici son adresse à New York, dit-il, en dévoilant le bristol où était inscrite l’adresse du représentant de Norm Julian.

Aubry jeta un œil au carton en murmurant :

— À New York, évidemment. Merci infiniment Phil. Je t’en dois une.

— Je t’en prie.

CHAPITRE 3

Maïa Aselyn roulait sur le pont Jacques-Cartier dans sa Honda Civic rouge. Il n'était que sept heures du matin, mais un déjeuner matinal discret dans l'est de la ville avait été planifié. C'était probablement le meilleur moment de la journée pour un rendez-vous avec Anne Danis, la directrice des ressources humaines du SPVM, le Service de Police de la Ville de Montréal. D'un mutuel accord, elles avaient convenu de se retrouver au restaurant *Dans la Bouche*, sur la rue Mont-Royal est. Un restaurant où elle comptait encore quelques amis, dont la propriétaire justement.

D'ailleurs, elle n'avait pas non plus tellement le choix puisqu'à onze heures elle devait récupérer le moine, à l'hôpital Pierre Boucher de Longueuil. Même si, pour l'instant, elle ne savait pas trop quoi faire de lui. Selon les médecins qui l'avaient remis sur pieds, il était, semblait-il, à nouveau prêt à affronter le monde extérieur et devait maintenant laisser la place à un autre malade inscrit sur une liste d'attente, déjà longue.

Ce matin-là, en entrant dans Montréal, le temps était magnifique. Le ciel était d'un bleu azur éclatant. Le soleil inondait l'île d'un dôme d'or étincelant. Sur les trottoirs de la rue Delormier, le sourire des gens était général. Le printemps avait pris sa place et les Montréalais semblaient fiers d'avoir vaincu le dernier hiver, celui-là tout spécialement rigoureux.

Au croisement des rues Ontario et Delormier, un tsunami de souvenirs déferla soudainement en elle. Un flot de larmes jaillit tout à coup, inopinément. Pendant un moment, cette ondée lacrymale la surprit. Qu'est-ce que cet excès émotif signifiait ? C'était plutôt inhabituel chez elle, les larmes ! Mais depuis la mort de Sabrina, elle avait développé une sensibilité à fleur de peau. Elle ne pouvait chasser de son esprit toute la tristesse de la famille lors des obsèques de sa cousine. Une fille tellement appréciée de tous.

Puis, son esprit vagabonda. Elle se revit, quinze ans plus tôt, alors au sortir de l'Institut de Police du Québec dans la minuscule municipalité de Nicolet, fière et résolue à braver tous les dangers pour

que la justice règne partout dans la Belle Province. Elle se rappelait les patrouilles dans les quartiers de Montréal, au cours de ses premières années. Puis, elle pensa à son transfert quelques années plus tard au Centre Opérationnel du Sud de Montréal à titre d'enquêtrice où elle en avait vu des vertes et des pas mûres. Maris jaloux, femmes battues, enfants maltraités, pauvreté, drogue, alcoolisme... Ça l'avait vraiment dégoûtée du mariage. Ensuite, il y avait eu Alain... Le lieutenant-détective Alain Craig. Son patron. Son amant pendant trois ans. C'est lui qui avait suggéré sa promotion aux autorités, au titre de sergent détective. Elle n'avait que 33 ans à l'époque. C'était vraiment inhabituel chez le SPVM d'être nommé au poste d'enquêteur à cet âge-là. La plupart de ses collègues n'espéraient pas une telle promotion avant quarante ans. Cela avait évidemment provoqué des tollés et de la jalousie. Mais Maïa, grâce à sa force de caractère, avait su pallier admirablement à ces interférences. On ne l'appelait pas Tom, pour Tom boy, pour rien. Belle disait-on d'elle, mais dure et rude !

Ce commentaire mental lui rappela tout à coup les premières semaines de sa relation avec Alain. Cette journée d'été là, ils se promenaient main dans la main dans les sentiers du mont Saint-Bruno. Seuls à l'abri des regards. Ils s'étaient embrassés passionnément dans une clairière et après moult caresses, il s'était penché vers elle et avait dit :

— Tu as des yeux bleus fantastiques, mon cœur. D'un bleu aussi étincelant qu'un ciel dégagé d'hiver, au Québec. Avec des yeux semblables et un corps de déesse comme le tien, je me demande ce que tu fabriques dans la police. Ta place est au cinéma, Maïa, ou à la TV.

Comment, se dit-elle, ne pas tomber amoureuse d'un homme si romantique ? Surtout quand le gars en question possède de surcroît un look vaguement similaire à Richard Gere ? Beau, grand et impressionnant.

Mais, aujourd'hui, à 37 ans, elle n'espérait plus rien de la Police de Montréal. Ni d'Alain Craig. Six mois plus tôt, en dépit de ses années de service impeccables, malgré les heures innombrables passées sur le terrain au service des contribuables montréalais, on l'avait limogée. Jetée aux ordures comme une brebis galeuse, comme une vieille chaussette mouillée inutilisable.

Une nouvelle image se forma alors dans son esprit tourmenté. Le visage de Clovis Durand. Un petit homme aux allures simiesques. Laid, le visage criblé d'acné juvénile, le nez en chou-fleur, le cheveu

rare, 1 m 65 seulement, 70 kilos tout mouillé. Maïa avait été mandatée sur l'enquête d'un violeur en série qui sévissait depuis quelques mois dans le quartier sud de Montréal. Neuf jeunes adolescentes de 13 à 16 ans avaient été séquestrées et violées à la pointe du couteau puis relâchées en totale détresse psychologique et physique. Après trois semaines à suivre sa trace, elle avait surpris Durand en pleine action avec une jeune fille prépubère de 12 ans, pleurant à chaudes larmes et dont les cuisses ruisselaient de sang. Quand Clovis avait aperçu Maïa, il s'était levé, le membre monstrueux et turgescent, à faire rougir de honte la grande majorité des policiers du Québec et lui avait murmuré lascivement :

— T'en veux toi aussi, hein ma salope !

Puis, avec son sourire goguenard, narquois, il s'était emparé à deux mains de son pénis et s'était approché d'elle en rajoutant : « Viens ma belle, je suis sûr que tu mouilles rien qu'à voir mon équipement... »

Le visage écarlate de fureur, mais s'efforçant de contrôler les émotions assassines qui montaient en elle, elle s'était approchée de lui afin de passer les menottes à ses poignets. Vif, il avait alors glissé une main vagabonde sur le sein droit de Maïa, en pouffant de rire. Elle avait aussitôt pété les plombs. Oubliant les menottes, elle l'avait rossé copieusement. Selon la jeune victime du viol, la correction avait duré à peine quinze à vingt secondes. Au cours de ce laps de temps, elle lui avait brisé le bras gauche, trois côtes, la mâchoire et plusieurs dents. Quand elle s'était enfin reprise, le visage de Durant n'était que bouillie ensanglantée. Son érection n'avait évidemment plus le panache ni sa fierté d'avant !

On l'avait suspendue puis limogée. Ses patrons avaient jugé qu'elle avait agi avec une brutalité exagérée. Selon certains, elle devait même se compter très chanceuse de s'en être sortie sans poursuite judiciaire pour voies de fait graves. Surtout à cause de la ceinture noire en karaté qu'elle détenait. Par bonheur cependant, la jeune victime avait certifié que Durand avait menacé la policière avec un couteau. Couteau qu'on avait effectivement trouvé sur les lieux de l'attentat. On l'avait donc considérée en état de légitime défense.

Lors de sa comparution devant le comité de déontologie, personne cependant au SPVM n'était intervenu en sa faveur. Aucun de ses collègues n'avait levé le petit doigt pour elle. Ni son partenaire d'enquête. Ni Alain. Surtout Alain !!! Ni son syndicat. Personne !

Meurtrie par tant d'indifférence, elle avait ragé pendant plusieurs semaines. Mais, elle s'était jurée que ses ex-collègues ne l'emporteraient pas au paradis...

Quelque temps plus tard, reconnaissant ses compétences, le Groupe Roussy, une industrie œuvrant dans le secteur militaire, l'avait approchée. On cherchait à se doter d'un directeur de la sécurité dans leur usine de Boucherville en banlieue de Montréal. On l'avait embauchée. Elle y travaillait maintenant depuis près de trois mois.

Chassant ces pénibles souvenirs, elle tourna vers l'ouest sur l'avenue Mont-Royal en plein cœur du Plateau et roula jusqu'à Bordeaux où elle connaissait une place de stationnement gratuit. Le Plateau-Mont-Royal, un arrondissement de la ville de Montréal, tirait son nom de sa situation géographique au pied du Mont-Royal. Le quartier était reconnu depuis quelques années comme l'un des principaux lieux culturels et artistiques du Québec voire du Canada. À l'automne 2005, il avait d'ailleurs été consacré, à tort ou à raison, comme l'endroit le plus créatif du Canada par le Groupe Hill Stratégies Recherches.

Maïa pénétra dans le restaurant et se dirigea près de la haute colonne de pierre qui s'élevait en plein centre de la salle à manger. Anne Danis patientait sous le grand candélabre en dégustant son café matinal. La directrice des ressources humaines du SPVM était une grande femme mince d'environ quarante-cinq ans aux cheveux longs et pâles marbrés de mèches foncées. Une femme au visage quelconque, mais attachant. Elle portait un chemisier blanc qui nappait un ensemble beige coupé à la perfection. Des vêtements contrastant singulièrement avec les jeans moulants et le chandail polo blanc griffé Ralf Lauren, plutôt sexy, de Maïa. Quand elle aperçut Maïa, Danis se leva et lui tendit une main finement manucurée, que Maïa s'empressa de prendre et de secouer chaleureusement.

— Merci de me recevoir si tôt, dit Maïa. Je vous sais très occupée et j'apprécie votre gentillesse à venir prendre le petit déjeuner avec moi.

— Ça me fait plaisir. Ces rencontres matinales m'accommodent très bien. J'aime me lever tôt. L'avenir est à ceux.... Vous connaissez l'adage, bien entendu.

— Oui. Mais surtout je vous suis reconnaissante d'accepter de vous éloigner au maximum du QG de la Place Versailles sur Sherbrooke.